

Le corps et la performance

Avec les progrès de la médecine et la poussée de l'individualisme, le corps est devenu majeur et il est de la responsabilité de chacun de l'entretenir et de l'améliorer. Réflexions sur la confusion entre bien-être et mieux-être, entre santé et performance.

Isabelle Queval

Philosophe, maître de conférences, université Paris-Descartes, faculté des Sciences humaines et sociales, Centre de recherche sens, éthique, société (CERSES/UMR 8137)

Les progrès médicaux des dernières décennies, l'allongement de la durée de vie dans les pays riches ont engendré une révolution : la croyance dans la capacité à « produire » le corps. De la naissance à la vieillesse, génétique, pharmacologie, chirurgie, diététique, cosmétologie, sport encouragent l'idée d'un corps maîtrisable, modifiable, perfectible à l'infini et objet d'une projection identitaire. Soigner (*se soigner*), bien manger, faire du sport composent ainsi un *paradigme médico-sportif* par lequel, en réponse aux actions de prévention pour l'hygiène publique, à dimension collective, s'organise une prise en charge individuelle et responsabilisée du *sujet* informé. En outre, alors que se sont effondrées, dans la deuxième partie du *xx^e* siècle, les transcendants – politiques et religieuses – qui structuraient la vie sociale, l'individualisme de nos sociétés a pour corollaire un matérialisme croissant aux conséquences paradoxales : centration de l'identité contemporaine sur le corps, perception du corps comme *destin* (ne pas tomber malade, repousser la mort), fantasme d'immortalité exprimé *par le corps*. De la sorte, et comme illustration de ce phénomène, au succès médiatique du sport de haut niveau fait écho une *sportivisation* des mœurs et des corps : bouger, se sculpter, performer.

Le sport contemporain est l'emblème d'un culte du progrès hérité des Lumières. Au cours des années quatre-vingt en France, la performance sportive est venue s'inscrire dans un contexte social valorisant la concurrence, la compétition, le dépassement de soi, rejoignant en cela les nouvelles figures héroïques de l'entrepreneur et de l'aventurier. L'individu

des sociétés démocratiques se voit contraint de réussir par lui-même, dans un processus d'autonomisation qui a ses revers : stress, dépression nerveuse, addictions. Le culte de la performance questionne ainsi sur sa légitimité et ses implications, questionnement qui atteint peu le sport de haut niveau – à la différence d'autres domaines, celui de l'entreprise ou de l'école – dont l'essence même est l'amélioration des performances. Activité chiffrée, mesurée, archivée, dans le droit-fil de ses origines modernes au *xix^e* siècle, le sport met en scène un égalitarisme de principe et une méritocratie de fait : que le meilleur gagne ! Ainsi s'établissent palmarès et records, icônes d'un évolutionnisme schématique. Le sport de haut niveau spectacularise le rêve séculaire d'un « perfectionnement de l'espèce », tandis que le dopage vient compléter la palette des moyens techniques à disposition.

La médiatisation du dopage sportif interroge à plusieurs titres. La spécificité même de cette médiatisation, qui démarque le sport d'autres domaines quant à la notion de tricherie, pointe l'activité sportive comme structurée ontologiquement par la règle et existant par elle. Pas de différenciation des sports, ni de méritocratie qui suppose une « transparence » des performances accomplies, sans règle du jeu. Par là, le sport capte la représentation idéalisée que la démocratie se fait d'elle-même. D'où le caractère socialement inacceptable du dopage qui vient contrevenir à l'idée d'égalité des chances, ainsi que la volonté de préserver, par la lutte antidopage, la permanence de cet idéal, la crédibilité du spectacle et l'existence du sport même.

Sur le plan médical, le dopage interroge,



bien évidemment sur les conséquences toxiques des produits consommés, sur le contournement possible de l'interdit par ceux qui choisissent – consciemment ou non – de mettre leur santé en péril, et sur l'âge des athlètes – beaucoup de mineurs – concernés par ces pratiques. Se pose aussi la question des cadences infernales – charges de travail et rythmes toujours plus soutenus des compétitions – qui peuvent mener à la tentation du dopage. Enfin, on ne peut éluder une réflexion sur l'avenir du dopage : est-ce que ses formes chimiques et pharmacologiques seront remplacées par des formes génétiques, par l'usage de nanotechnologies ? La question de la dangerosité se posera-t-elle dans les mêmes termes ?

Ces questions mènent au seuil de la réflexion philosophique. Le dopage n'est pas qu'une question de santé publique. Au travers du corps entraîné, dopé, augmenté, se dessine la surnature du sportif d'élite. Par l'usage des matériels sportifs et de techniques gestuelles sophistiquées, par le recours à des médicaments ou « pilules de la performance », par la manipulation des fonctionnements génétiques, hormonaux ou sanguins, l'usage possible des nanotechnologies ou l'appareillage du corps par des exosquelettes, s'accélère le processus ancestral d'hybridation du corps avec l'artifice. Être de culture autant que de nature, de savoir et de technique, l'homme renouvelle les malléabilités *eso-* et *exoplastiques* du corps et interroge les contours – éthiques, juridiques, scientifiques – de son identité future.

On peut remarquer, en outre, que le dépassement de soi n'est pas l'apanage du sportif de haut niveau. Au cœur de tout effort sportif, à haut niveau d'intensité ou à niveau moindre, un processus de dépassement de soi est à l'œuvre. Le « bien » visé – bien-être, équilibre, santé – croise le « mieux » – amélioration des records, mieux-être. Le sportif ordinaire éprouve comme le champion la tentation de repousser ses limites, de les quantifier. Les salles de « fitness », comme les matériels sportifs grand public regorgent ainsi d'appareils de mesure destinés à mesurer la « forme », c'est-à-dire à l'*améliorer*. La volonté de se parfaire emprunte les canaux du modèle compétitif, mais également ceux d'une idéologie devenue dominante : celle prônant la maîtrise d'un corps « rationnel », médicalisé, modelable, « sportivisé », comme support identitaire.

Il y a donc un dopage amateur, sans doute moins sophistiqué que le dopage des

professionnels, mais que révèle en particulier les « numéros verts » de type « Écoute dopage ». Plus généralement, et comme la base immergée de l'iceberg, une sensibilité au dopage s'exprime au travers d'« attitudes dopantes ». « *Dépendance psychologique à l'idée qu'on ne peut accomplir une performance qu'en consommant un produit* », l'attitude dopante se généralise. Elle témoigne de la confusion entre bien-être et mieux-être, santé et performance. Bien qu'on doive la distinguer clairement du dopage et de la consommation de produits illicites, néanmoins son mécanisme est révélateur de la diffusion sociale de l'idée que l'on arrive à la performance par la « consommation de produits ». La publicité pour les produits alimentaires s'inscrit dans cette ligne, elle qui vante sans relâche les vertus de produits « enrichis en... ». Céréales, yaourts, jus de fruits sont ainsi vendus selon leurs propriétés *optimisantes*. Un discours diffus de la prise en charge de soi, du perfectionnement infini, de la performance quotidienne fait le succès de produits légaux : vitamines, compléments alimentaires, DHEA, Viagra, psychotropes, etc. La confusion s'établit entre la vitamine et le médicament, le médicament et la drogue, la thématique du dopage traversant autant une préoccupation de s'adapter à un monde difficile que de « surnaturer » le corps comme l'esprit.

Il semble que l'*optimisation par l'oralité* exerce une fascination sur la société en général et sur le milieu sportif en particulier. L'intérêt porté au sens intime, à la recherche de sensations, une volonté de bien-être mental et physique (définition par l'OMS de la santé), un attachement croissant à la purification – et à l'amélioration – de l'alimentation lient *santé* et *performance* à « la consommation de bons produits ». Ce thème dominant embrasse les champs de la médecine, de la diététique, de la cosmétologie et du sport. En outre, la pratique sportive en elle-même, *a fortiori* intensive, suppose une attention permanente à ce qui est énergisant, évite la fatigue, « dope » l'organisme. « Boire » et « manger », y compris préventivement, sont le commun du sport et cette focalisation comme condition de l'effort optimal n'est pas étrangère aux dérives addictives – consommations d'alcool, de produits dopants et de drogues – qui touchent les sportifs.

Disons un mot, pour finir, des principaux arguments en faveur de la légalisation du dopage. Le premier invoque la professionnalisation du sport et la responsabilité des athlètes. Chacun serait libre de participer à ce grand

spectacle, avec les moyens qu'il souhaite, à ses risques et périls. Outre qu'il balaie, d'emblée, la perspective d'une prévention de l'hygiène publique, cet argument occulte la présence, dans le sport de haut niveau, de nombreux mineurs, voire d'enfants, auprès desquels la responsabilité éthique et pédagogique interdit *a priori* tout dopage institué. Deuxièmement, on dit parfois que le dopage légalisé et encadré médicalement permettrait de limiter la dangerosité de la haute performance. Cela reste à prouver, requiert réflexion et législation, et situe, en tout état de cause, le dopage au cœur d'une réflexion sur l'hybridation, concertée ou dissidente, de l'homme avec la technique. ¶

Isabelle Queval est l'auteur de :
S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain, Gallimard, 2004.
Le corps aujourd'hui, Gallimard, 2008.
Le sport – Petit abécédaire philosophique, Larousse, 2009.